

Falk
München

R

M. Jean Seguy
confraternellement
Paul Falk
15-9-60

REPRINTED FROM

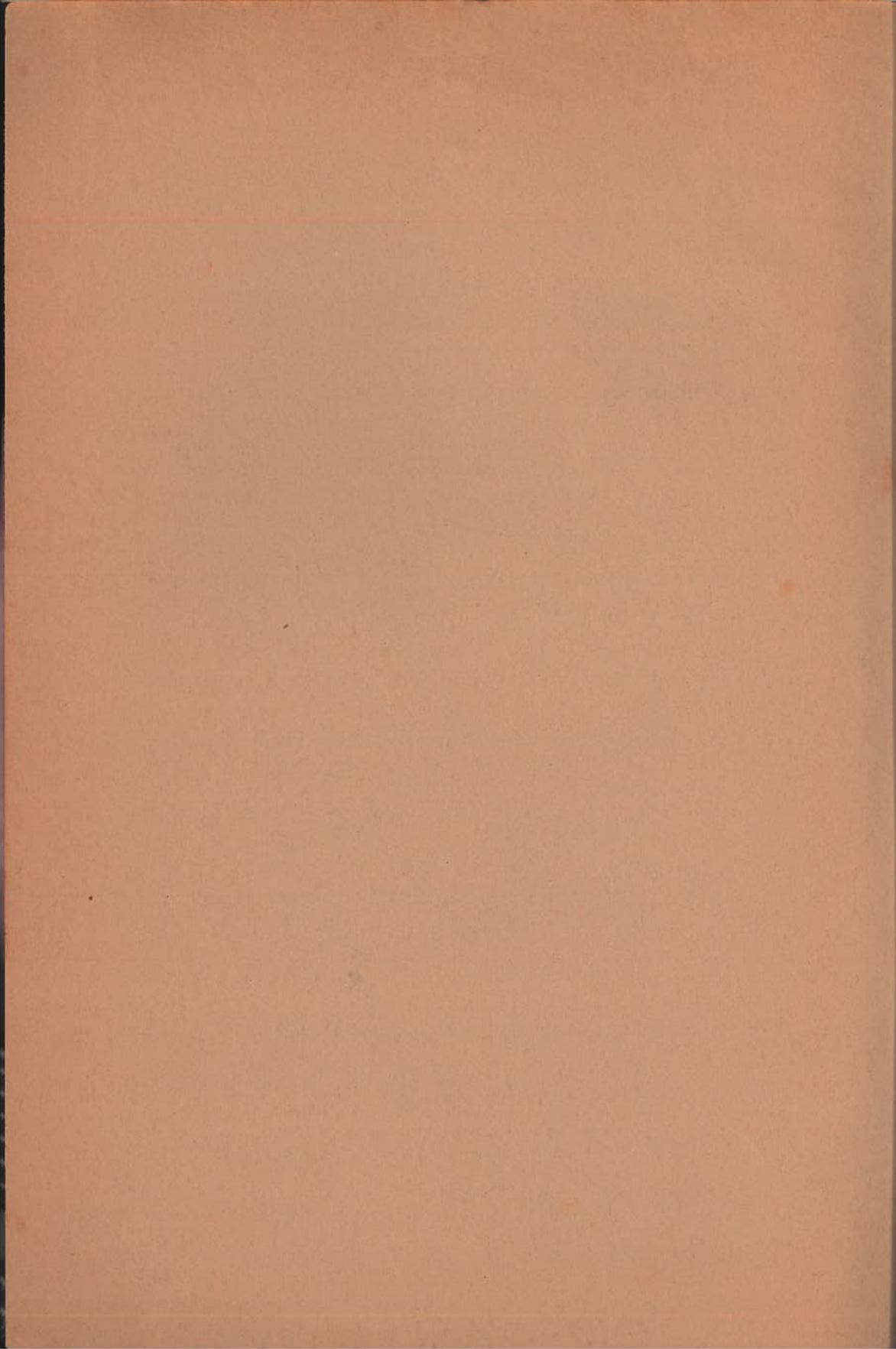
STUDIA NEOPHILOLOGICA

*A Journal of
Germanic and Romance
Philology*

*

VOL. XXXII. NO. 1 1960





Sur les vers de Marcabru

Que · i ant fait li buzat d'Anjou, Cal desmerill

Marcabru était partisan du *trobar clus*. Rien d'étonnant que le lecteur soit constamment arrêté par des endroits obscurs, puisque l'auteur lui-même avoue ne pas se comprendre toujours. Le Dr Dejeanne, amateur érudit, a eu le courage de donner une édition critique de l'œuvre du poète, édition parue posthument en 1909, et que l'éditeur lui-même ne considérait que comme provisoire. Il suit le principe de ne pas se laisser paralyser par les difficultés, mais de toujours offrir un texte et une traduction même conjecturaux. Son édition terminée, il aurait, à ce que prétend Alfred Jeanroy dans l'avant-propos, regretté de ne pas avoir multiplié davantage les points d'interrogation.

Dejeanne aurait pu en mettre un aussi bien après les vers que l'on vient de lire dans la rubrique ci-dessus et qui ne s'éclairent guère à l'aide du contexte que voici :

Cel prophetizet ben e mau
Que ditz c'on iri' en becill,
Seigner sers e sers seignorau,
E si fant ill,
Que · i ant fait li buzat d'Anjou,
Cal desmerill.

(XXXIII, str. VII, vv. 37-42)

Dejeanne traduit ainsi :

« Celui-là prophétisa bien et mal qui dit que l'on aboutirait à un bouleversement, que le seigneur serait serf et le serf seigneur; ainsi font-ils déjà; les buses d'Anjou ont agi ainsi. Quel démerite! (quelle décadence!). »

E. Levy, *Prov. Suppl.-Wörterb.*, III (1902), s. v. *Esmerilh* 'Lerchen-, Baumfalke'¹, adopte la variante *tria* au lieu de *iri'* et change *desmerill*

¹ Ce nom désigne plutôt le *hobe* ou *hobereau* (*Falco subbuteo*, L.), que les anciens traités de fauconnerie ne confondent jamais avec l'*esmerillon*, allem. *Schmerl*, *Merlin* (*Falco columbarius æsalon*, L.)

en *d'esmerill*. Malgré cette dernière amélioration, il renonce à comprendre la strophe : « Ich verstehe nicht. »

W. Hensel¹ fait écho : « Unverständlich, wie auch Levy erklärt. »

A Dejeanne revient le mérite d'avoir attiré l'attention sur Marcabru et réuni dans son édition tous les matériaux accessibles sur lesquels les savants pouvaient exercer leur sagacité. Plusieurs se sont laissé tenter, entre autres K. Lewent², qui approuve son devancier immédiat A. Pillet³ d'avoir dissocié *desmerill* en *d'esmerill*.⁴ Les vers en question ne se construisent pourtant pas selon Lewent, qui risque dubitativement l'interprétation : « Denn es haben die Bussarde von Anjou getan, was einem Falken zukommt. » Ce qui lui semble certain, c'est que Marcabru, comme cela lui arrive fréquemment, s'est servi d'un proverbe, en l'espèce de celui qui sous sa forme habituelle est enregistré par A. Tobler dans *Li proverbe au vilain*, n° 41 : *Ja de buizot ne ferez esprevier*.

Il n'y a pas de doute que Lewent n'ait vu tout à fait juste. Le proverbe en question fait allusion au fait que l'homme n'a pas la possibilité de changer des qualités innées, une vérité qui s'exprime autrement dans la variante de H des mêmes *Proverbe au vilain* : *Ja de l'ome mauves Ne fera on prodome*.

Les gens du moyen âge étaient familiarisés avec les faits et gestes de la fauconnerie. La buse est mauvaise en ce sens qu'elle ne peut être dressée pour la chasse. Suivant sa nature, elle guette sa proie, le plus souvent des campagnols, et peut rester immobile pendant des heures perchée sur un arbre ou un poteau. L'épervier au contraire vole à la poursuite des oiseaux parfois plus grands que lui, et sa fougue et son impétuosité le rendent précieux aux yeux du chasseur.

Dans la note au n° 41 (o. c., p. 129), Tobler cite des variantes de notre proverbe où au lieu de l'épervier figure l'autour ou le faucon. L'émerillon a été introduit par Marcabru à cause de la rime, mais il peut très bien faire valoir ses droits. C'est le plus petit des faucons, pas beaucoup plus grand qu'une grive, mais en audace et en impétuosité

¹ W. Hensel, *Die Vögel in der provenzalischen und nordfranzösischen Lyrik des Mittelalters*, Romanische Forschungen, XXVI, 1909, p. 635.

² K. Lewent, *Beiträge zum Verständnis der Lieder Marcabrus*, Zeitschr. f. rom. Philol., XXXVII, 1913, p. 439.

³ A. Pillet, *Beiträge zur Kritik der ältesten Trobadors*, Schles. Gesellsch. f. vaterl. Cultur, 89. Jahresber., 1911, N. Abteil., Breslau, 1912, p. 16.

⁴ Cette leçon est déjà proposée par Levy, comme nous l'avons vu. A chacun son dû.

il ne le cède en rien ni aux grandes espèces de sa famille, ni à l'épervier. Les témoignages suivants donnent une idée de ces qualités qui le caractérisent. Voici ce que dit Albertus Magnus ¹:

De falcone parvo qui mirle vocatur . . . Hoc autem genus licet a præinductis quantitate deficiat, tamen a nullo eorum deficit in *audacia* viribus suis proportionata, et præcipue quando *animositas* sibi ex peritia et usu et spe auxilii ex propinquo sibi perito falconario præparatur ita quod Wilelmus falconarius dicat cum talibus se aliquando gruem cepisse . . .

Gesner nous apprend à quelle extrémité cette ardeur acharnée pouvait entraîner l'émerillon ²:

Capiunt præcipue alaudas, quas tanto *desiderio & impetu* persequuntur, ut uel ad clibanum usque ardentem quandoque, uel in puteum, uel hominum uestes offendant.

Par conséquent, si le sens général des vers 41-2 de notre passage est clair, on comprend pourtant l'embarras de Lewent pour construire la phrase. Avec cet unique exemple sous les yeux, n'importe qui serait tenté d'abandonner la partie et de s'en tenir à un *non liquet*.

Or, il existe encore un exemple qui s'est soustrait à l'attention des commentateurs. Il n'est pourtant pas besoin de chercher loin pour le trouver. Dans un passage qui a aussi trait aux oiseaux de proie et qui est tiré des *Auzels cassadors* de Daude de Pradas³ nous lisons :

Qui vol austor triar per sa
 leu lo ab la senestra ma,
 secoda lo d'amon, d'aval,
 124 e si's ben gras e si *fa cal*,
 si non bat fort e · l bec non bada
 ni te la coa eissalatada,
 sas es de cors, non i a dopte
 (vv. 121-127)

Daude énumère ici quelques signes auxquels on reconnaît l'autour sain. Il doit posséder certaines bonnes qualités et manquer d'autres, mauvaises. Il ne doit pas, pendant le traitement intempestif qu'on lui inflige en le balançant sur le poing de haut en bas, ni battre des ailes, ni tenir le bec ouvert — signes de frayeur. Par contre, il doit être

¹ Albertus Magnus, *De animalibus libri 26*, Beitr. zur Gesch. der Philos. des Mittelalters, Bd. 15-16, éd. H. Stadler, Münster, 1921, Bd. 16, 23: 70, p. 1468.

² Conradi Gesneri *Historiæ animalium Liber III qui est de avium natura*, Tiguri, 1555, p. 44.

³ The Romance of Daude de Pradas called *Dels Auzels Cassadors*, Edited with Introduction, Summary, Notes, and Glossary by A. H. Schutz, Contributions in Languages and Literature, No. 11, Columbus, 1945.

bien en chair et *far cal*. *Far cal* est donc considéré comme une qualité positive.

Ceci concorde avec l'exemple de Marcabru. Il s'agit dans les deux cas d'une qualité qui caractérise le bon oiseau de proie. La confrontation des deux exemples nous permet de reconnaître dans *far cal* une expression provençale, probablement limitée à la langue de la chasse. Comment l'analyser ?

Le roman *Dels auzels cassadors* dérive de la même source que divers autres traités en prose, dont seul celui de Brunetto Latini dans le *Tresor* est publié¹. Le passage qui nous intéresse est ainsi conçu chez Brunetto² :

De connoistre bien ostours . . . Et quant tu voudras savoir s'il est sains ou malades en aucune part, tu le dois lever sus la senestre main, et remirer legierement et diligement haut et bas ; et s'il esgarde haut, et qu'il ne bate fort, et ne bate <!\>³ son bec, et sa coue ne tiegne eslaischie, sachiés vraiment k'il est sains de son cors.

On voit que *et s'il esgarde haut* a pris la place de *si's ben gras e si fa cal*. De Brunetto et de Daude, il est très probable que le premier, qui écrit en prose, est resté fidèle au texte transmis et que c'est le second qui s'en éloigne pour le besoin de sa rime. Tout porte à croire que *far cal* doit être mis sur le compte de Daude et que pour éclaircir cette tournure, on chercherait en vain une correspondance dans les autres traités de la même famille.

L'édition Schutz des *Auzels cassadors* nous offre un élément qui pourrait servir à l'élucidation et qu'en tout cas il ne faudrait pas négliger. Au vers 124 le ms. n porte la variante *caill*, exponctuée en marge. De deux choses l'une. Ou le copiste a mal lu et écrit machinalement *caill*⁴, un non-sens, puisque *calh* veut dire 'lait caillé'. Ou encore, et l'éventualité ne peut pas être exclue, l'expression lui était connue, mais plutôt sous la forme *far caill* (*calh*), autrement dit : *far cal* aurait un doublet *far caill* avec le même sens. S'étant aperçu de son erreur, le copiste aurait après coup changé *caill* en *cal* demandé par la rime.

¹ Les mss non publiés, au nombre de cinq, sont énumérés par G. Tilander, *Glanures lexicographiques*, Acta reg. Societatis humaniorum Litterarum Lundensis, XVI, Lund, 1932, p. 7.

² Brunetto Latini, *Li livres dou tresor*, éd. crit. par Francis J. Carmody, Berkeley, 1948, I, 147, p. 138.

³ Endroit corrompu. *Bate* est une faute pour *bae* exigé par le sens.

⁴ Cela n'étonnerait pas de la part d'un copiste que l'éditeur, *o. c.*, p. 12, caractérise comme « a somnolent scribe » et dont il nous présente un florilège de formes ineptes.

Mettons que la dernière alternative soit la bonne! Il s'agirait alors de trouver un *cal* avec un doublet *caill* ayant le même sens. Nous pouvons éliminer *cal* 'chaleur' sans plus. Le seul *cal* qui pourrait entrer en ligne de compte dérive de *callum* et signifie 'durillon, durcissement de la peau'. Il est vrai que l'on n'en connaît pas de doublet en anc. provençal, mais *caill* aurait pu exister dialectalement autrefois comme il existe de nos jours. L'*FEW*, 2:1 s.v. *callus* 'schwiele', note des formes à mouillure non seulement en Normandie : *cail* 'durillon', mais aussi à Nice : *cai*, ainsi que des dérivés : Metz, Isle *keyu* 'calleux', Nice *cailous*. Ces formes seraient dues à des interférences : « *z hat den einfluss von caillou* <en note : Auch mit GALLA ist es zusammengetroffen ...> oder von *cailler* oder von beiden erfahren; vgl. ähnlich kors. *cághju* ... »

L'expression *far cal* de Marcabru et de Daude serait employée au figuré. Or, il est curieux de constater dans deux langues romanes, à savoir l'italien et l'espagnol (mais pas le provençal, ni le catalan), un emploi figuré du même type 'facere + callum (callus)' avec le sens de 's'endurcir (le cœur), devenir insensible'. Nous en citerons d'après les dictionnaires tout juste un exemple de chaque langue :

Voc. degli accademici della Crusca, s.v. *callo* : § VIII. *Far callo, usato assolutam., detto di persona, trovasi per Indurarsi, Ostinarsi, per lo più nel male — Cavalc. Med. Cuor.* 218 *Ingannandosi per vana speranza della misericordia di Dio, e di ritornare a penitenza a sua posta, o fa calli, o dispera, e diventa ostinato.*

Academia española, Dicc. histórico de la lengua española s.v. *callo*, 6... *Criar, hacer o tener callos.* fr. fig. y fam. *Habituarse a los trabajos, al maltrato o a los vicios ... Ansi yo que en miserias hice callo* <remarquer le sing.!), si alguna breve gloria me fué dada, presto me ví sin ella y olvidado, Hurtado de Mendoza, *Poesias*, ed. 1877, p. 3.

Faudra-t-il donc voir le *cal* de *callum* 'durillon' dans notre expression *far cal*? Avant d'accepter cette étymologie, il nous incombe de la mettre à l'épreuve. Nous avons constaté *far cal* deux fois, chez Marcabru et chez Daude, et chaque fois en rapport avec un oiseau de proie, ce qui nous a fait supposer que cette expression, par ailleurs inconnue au provençal, pouvait bien appartenir à la langue de la chasse. Il est inconcevable que notre expression puisse avoir un sens dans le premier de nos exemples et un autre dans le deuxième. Pour être bonne une étymologie doit convenir, semble-t-il, aussi bien au passage de Marcabru qu'à celui de Daude. Or, pour ce qui est du dernier, il

s'accommode fort bien d'un sens figuré 'endurcissement, insensibilité' : Malgré le mauvais traitement qu'on lui inflige, le bon autour doit rester impassible.

Il y a pourtant une réserve à faire. On s'étonne de voir le type 'facere + callum' employé pour désigner comme ici un acte momentané. Il est dans la nature du durillon de se former lentement, et au figuré — les exemples italien et espagnol cités ci-dessus en font foi — l'expression doit servir à désigner un procédé progressif. Peut-être pouvons-nous passer sur cette difficulté. Il s'en présente une autre plus grave.

Si nous envisageons l'exemple de Marcabru, nous constatons qu'il ne se prête pas à ce sens 'insensibilité'. Ce n'est pas l'impassibilité qui distingue l'émerillon (ou l'épervier) de la buse paresseuse, c'est l'élan, l'ardeur (cf. les caractéristiques données ci-dessus par Albertus Magnus et Gesner : *audacia, animositas, resp. desiderium, impetus*). Quant à l'évolution sémantique, le passage de 'durillon' à 'endurcissement (au fig.), insensibilité' n'a rien que de naturel, tandis qu'on ne voit pas que de là on puisse aboutir à 'ardeur'. Le fait que 'facere + callum' 'montrer de l'insensibilité' n'a pas été relevé en provençal et en catalan (mais seulement en italien et en espagnol) infirme aussi quelque peu l'étymologie dont il est question ici, et il semble plus prudent de l'abandonner.

Y aurait-il une autre piste à suivre? Partons cette fois-ci de l'exemple de Marcabru. Nous avons dit que 'ardeur' conviendrait bien ici pour le sens. Qui dit ardeur, dit chaleur, et en effet, l'idée qui se présente tout de suite, c'est que nous avons affaire au prov. *cal* qui signifie 'chaleur'. Aussi l'éditeur des *Auzels cassadors* a-t-il pensé à ce mot dans son glossaire, où nous lisons : « *cal*, s. m. heat, 124 (*fazer*¹, — to generate heat). » Seulement on aurait aimé savoir ce qu'il faut entendre par là dans notre passage qui reste aussi obscur qu'auparavant².

¹ Lapsus pour *faire* ou *far*.

² Dans les anciens traités, on employait *chaleur* comme terme technique pour désigner une qualité (du sang) inhérente à la complexion. Si un oiseau s'*échauffait*, c'était plutôt un mauvais signe, ce qui ressort de l'exemple suivant :

Moamin et Ghatrif, éd. Tjermeld, livre II, 57, 6 Et saichiez qe ceste enfermitez vint a l'oïseis... ou par molt voler qant il chace qar adonc s'eschaufe sa complexion (au gloss. : « s'*eschaufer* réfl... 'devenir excessivement chaude', en parlant de la disposition naturelle du corps de l'oiseau. C. calefit complexio. »)

Le mâle est censé *chaud*, la femelle *froide*, mais — ce qui est important pour

L'idée de 'chaleur' se transpose facilement sur le plan des faits psychiques, et le mot acquiert alors en gallo-roman le sens de 'sentiment vif ou de passion amoureuse ou de colère'. L'adj. *chaut* devient souvent en français le synonyme de 'coléreux', ou encore, il peut caractériser un esprit combatif : *chaut* = ardent à combattre. Ex. :

Nicot, *Dict. franç.-lat.* s. v. : « chauld, Calidus. Un homme chauld et irieux, Præceps ingenio in iram »; Tobler-Lommatzsch s. v. : Et mout an est iriez et chaut, Quant il as premerains assauz N'avoit Cligès conquis et mort, *Clig.* 4089; Si a le cuer espris et chaut De mautalent, d'ardeur et d'ire, *GCoins.*, 513, 46; Ylles fu kaus D'estors e de batailles faire, *Per. Neel. Inh.* 223; Sa gent est d'assanler moult caude, *Ren. Nouv.* 564.

Parallèlement, le verbe réfl. *s'eschaufier* se rencontre avec le sens de 'se mettre en colère', et, ce qui est important à noter, il partage ce sens avec le verbe neutre et absolu *eschaufier*.

Ex. de ce dernier :

Tobler-Lommatzsch, III, s. v. *eschaufier* intr., col. 875, übertr. *sich erhützen, erregt werden* : . . . Tant ala et tant eschaufa (*bei seiner Rückforderung des anvertrauten Gutes*) Que li autres le menaça, *Barb. u. M.* II 108, 37. — Cf. le substantif *eschaufeture* '(zornige) Erregung' (T.-L. s. v.) et *eschaufee* 'ardeur, colère enflammée' (*FEW*, s. v. *excalefacere*).

Eschaufier a à ses côtés *chaufier*, comme il y a en provençal et en catalan *escalfar* à côté de *calfar*. Il semble bien que c'est le dérivé de *excal(e)facere* qui ait été employé de préférence au sens figuré 's'émouvoir', 'se mettre en colère'. Du moins n'a-t-on pas relevé dans les textes ce sens figuré pour le verbe intransitif *chaufier* (prov. *calfar*). De là à conclure à son inexistence serait abusif. Pour ce qui est de l'anc. français, nous avons au contraire tout lieu de croire que *chaufier*, verbe intransitif et absolu, a eu le sens 'se mettre en colère', puisque l'anglais *chafe*, pris à l'anglo-normand dès l'époque la plus reculée — ce qui est démontré par la forme française du part. présent *chafant* — est

nous à noter — cette qualité, la chaleur, rend le mâle moins apte pour la chasse que la femelle. Témoin Daude, *Auzels*, v. 69-71 :

e tug li mascle son tersol
e son tant *caut* que, per lur vol,
non penrion mas lur aon

et Brunetto, *Tresor*, I, 146, 5, éd. Carmody, p. 137 : . . . e li petit . . . son malles. Et son si *caut* por la masculanité ki en aus regne, et si orgilleus, ke a paine prennent autre chose se tant non come il welent. Mais la femele, ki est *froide*, por la feminité ki en li est, est tozjors covoitouse et desirans de prendre . . .

enregistré dans cet emploi par le *Oxford Engl. Dictionary* s. v., II. Intransitive senses ... 10. *fig.* :

"To wax warm (in temper); to be angry, to rage; now usually, to display irritation of temper and impatience of restraint or obstacles, by fuming, fretting and worrying oneself or others." Parmi les exemples :

1535 *Joye. Apol. Tindale* 32 The man began to fume and chaafe ...
1760 *Sterne Tr. Shandy* II. 93 I never chaff, but take the good and the bad as they fall in my road.

L'exemple de *chafant* retient surtout notre attention :

O. E. D. s. v. : "*Cha-fant*, a. *Her.* f. CHAFE v. + -ANT¹ (<¹ = before 1100). Applied to a boar when represented as enraged or furious.

1847 *Gloss. Brit. Heraldry* (Parker), *Chafant* enraged, applied to the wild boar."

Cet exemple nous fait penser que *chauser*, intr. et absolu, pourrait avoir eu cours dans l'ancienne langue de la chasse¹.

Il semble bien que non seulement *eschauser* intr., mais aussi *chauser* intr. 'se mettre en colère' ait existé en anc. français, quoique l'on n'ait pas relevé d'exemple de ce dernier verbe dans les textes.

Cette supposition est pleinement confirmée par Jean Palsgrave *L'éclaircissement de la langue française*, éd. Génin, Paris, 1852, qui nous fournit la preuve indirecte de l'existence de *chauser* intr. et absolu au sens 'se mettre en colère' :

Chafyng frettyng — *calefaction* s, f. ; *eschavffeture* s, f. (*o. c.*, p. 204) et un peu plus loin : *Fretyng angre* — *covroux*, m. ; *stomachation* s, f. (*o. c.*, p. 223).

Le latin, qu'il soit classique ou vulgaire, ne connaît pas de *calefactio* 'accès de colère', pas plus que *calefacere* ne signifie 'se mettre en colère'. Le *calefaction* de Palsgrave est un mot savant qui présume un verbe intr. *chauser* 'se mettre en colère', et qui entre naturellement dans ce système, si caractéristique du français, selon lequel un substantif abstrait à formation latine correspond à un verbe à formation

¹ Avec une parfaite courtoisie, pour laquelle je le remercie ici, M. Gunnar Tilander, l'éminent connaisseur de la langue cynégétique, me communique trois exemples du part. passé *eschaufé* 'en colère' appliqué au sanglier et au cerf et un quatrième exemple du verbe transitif *eschauser* 'mettre en colère'. Les quatre exemples sont tirés des plus anciens traités de chasse (XIV^e-XVI^e siècle). Par contre, M. Tilander ne connaît pas d'exemple du verbe intransitif et absolu *chauser* avec le sens 'se mettre en colère'.

populaire : *éteindre* et *extinction*, *brûler* et *combustion*, *fondre* et *fusion*, *extraire* et *extraction*, etc.

Que l'anc. français ait possédé un verbe intr. et absolu *chauser* 'se mettre en colère', c'est certain. Rien n'empêche que l'anc. provençal ait employé *calfar* de la même manière. En tout cas, c'est là une hypothèse plausible.

Je m'imagine qu'en provençal *calfar* a servi de base pour créer une locution verbale *far cal* ayant le sens 'se mettre en colère'. Qu'on ne dise pas que *calfar* était inanalysable, et que l'on n'allègue pas comme preuve le fait que le verbe a été ramené à la première conjugaison. Il s'agit ici d'une recomposition — savante, si l'on veut — sous l'influence du latin *cal(e)facere*. On a naturellement vu le mot *cal* 'chaleur' dans *calfar* (*calfacere*). D'ailleurs, il n'y a pas de doute que le mot *cal* ne soit le thème *cal-* (extrait de *calfar* ou de *caler*), car autrement on ne s'expliquerait pas la forme phonétique. *Cal(i)du* donne en prov. *caut* où *t* est conservé après *l* (cf. Schultz-Gora, *Altprov. Elementarb.*, 3. Aufl., § 76). *Cal* et *caut* existent collatéralement avec cette différence que *cal* est plutôt substantif et *caut* aussi bien substantif qu'adjectif. Les quatre exemples de *cal* que cite Levy sont tous des substantifs. Le provençal présentait donc contrairement au français certaines conditions favorables à la dissociation de *calfar* (*calfacere*) et à un renversement de ses deux éléments. *Far* (< *f a c e r e*) se prête bien (et c'est le cas pour le français *faire* aussi) à former des locutions verbales en sa qualité de copule incolore n'ayant d'autre rôle que de relier un prédicat à un sujet agissant. Cf. en français : *faire preuve de*, *faire face à*, *faire défaut*, etc., etc.

Ci-dessus (p. 47) nous avons cité des exemples de l'adj. *chaut* avec les sens 'coléreux' et 'ardent (à combattre)', deux notions qui se touchent et qu'il faudra reconnaître au substantif aussi. Que celui-ci se présente sous l'un ou l'autre aspect dépendra du contexte.

Il est temps de mettre notre nouvelle étymologie à l'épreuve. Commençons par l'exemple de Daude. Le sens 'se mettre en colère', 'manifeste de l'humeur' détonnera-t-il dans le contexte? Il semble bien que non. Si l'oiseau, quand on le balance sur le poing, au lieu de s'effrayer, réagit en se mettant en colère, cela peut bien être un signe de santé. Et en effet, dans des passages analogues à celui de Daude, d'autres traités énumèrent, parmi les qualités auxquelles on reconnaît le bon oiseau de proie, aussi un tempérament coléreux. Ex. :

Livre du roy Modus et de la royne Ratio, éd. G. Tilander, SAT, I, 90, 79-81, p. 176 :

... Il doit seer large sus le poig et doit estre un poi revers et doit estre mordant et famelleus ...

Moamin et Ghatrif, éd. Tjerneld, livre I, 10, 4 : ... et dout estre pesant de cors, veziez et engigneuz, volenteis et habundanz de maingier, et doit mordre sovent ...

Il me semble donc que nous avons chez Daude la locution verbale *far cal* à l'état pur, employée absolument et qu'il faudra traduire au vers 124 : « ... s'il se met en colère ».

De cette locution verbale Marcabru fait un emploi individuel. Il redonne en quelque sorte à *cal* l'autonomie d'un substantif auquel il ajoute une caractéristique. Autrement dit, la locution verbale est devenue un syntagme libre. C'est ce qui arrive p. ex. quand en français on change *avoir faim* en *avoir une faim de loup*.

Les vers de la rubrique semblent donc pouvoir se traduire ainsi : « Car les buses d'Anjou y ont fait preuve d'une ardeur d'émerillon. »

*

La tâche essentielle que je m'étais proposée est terminée. Il me reste pourtant de toucher un mot sur la situation historique à laquelle se rapportent les vers imagés 41-42 de notre pièce XXXIII : *Lo vers comens quan vei del fau*.

Marcabru était très dévoué à la cause de son protecteur Guilhem VIII, comte de Poitou, le fils du plus ancien troubadour. En 1129 Guilhem VIII entra en conflit avec le comte d'Anjou, Geoffroi le Bel Plantagenêt, qui à cette époque avait à combattre une insurrection de certains de ses barons coalisés. Les insurgés trouvaient de l'appui en Poitou. Geoffroi se montra à la hauteur des événements. Il réduisit l'un après l'autre le beau-frère de Guilhem VIII, Aimery VI, vicomte de Thouars, et le seigneur de Parthenay et menaça sérieusement son plus puissant adversaire, Thibaud de Blaizon qui dut se réfugier dans sa forteresse de Mirebeau. Uni par des liens de parenté avec Guillaume VIII, il sollicita l'aide de celui-ci, qui se prépara aussitôt à le secourir en 1130. P. Boissonnade¹, qui s'est occupé de dater les différentes poésies de Marcabru, pense avec raison que la pièce VIII :

¹ P. Boissonnade, *Les personnages et les événements de l'histoire d'Allemagne, de France et d'Espagne dans l'œuvre de Marcabru (1129-1150)*, *Essai sur la biographie du poète et la chronologie de ses poésies*, Romania, 48, 1922, p. 207 ss.

Assatz m'es bel est la plus ancienne et qu'elle se rapporte précisément à ces événements. La poésie trépide de l'émoi guerrier qui dut régner à la cour du comte de Poitou avant l'expédition contre Geoffroi le Bel. Marcabru prédit la victoire, il veut se mettre à la tête des troupes (*Et ieu guirai vers Angau*, v. 54), dont il fait retentir le cri de guerre (*Guianna! cridon en Peitau*, v. 55). Faisant allusion aux armes d'Anjou, où était représenté un scarabée, et à l'habitude qu'a cet insecte de se nourrir de bouses, la poésie se termine sur une note injurieuse : *Per so, son Angevin aunit, E qui d'escarabot fai guit En avol loc perpren ostau* « Pour ce, Angevins sont honnis, et qui de scarabée fait son guide en mauvais lieu prépare sa maison ».

La pièce VIII : *Assatz m'es bel* se placerait dans les premiers mois de 1130. Quant à la pièce XXXIII : *Lo vers comens*, qui nous intéresse particulièrement ici, Boissonnade se trouve dans l'embarras pour la situer exactement : « Il est malheureusement impossible de dater cette pièce, autrement qu'en lui assignant 1137 comme limite extrême¹ » (*o. c.*, p. 211). L'appellation injurieuse *buses* appliquée aux Angevins lui paraît pourtant significative : « Les termes méprisants dont il (Marcabru) se sert, rapprochés de ceux qu'il emploie dans la pièce précédente (*Assatz*) au sujet des Angevins en général, semblent indiquer que la poésie *Lo vers comens* est d'une date de peu postérieure à la première... » (*o. c.*, p. 214).

« Les termes méprisants » se trouvent précisément dans les vers 41-42 que Boissonnade traduit avec Dejeanne d'une manière erronée : « Les buses d'Anjou ont agi ainsi » (*o. c.*, p. 214).

La vraie signification de ces vers aurait pu permettre à Boissonnade d'être beaucoup plus affirmatif et précis. En effet — si la pièce VIII : *Assatz m'es bel* résonne d'un joyeux esprit guerrier, de mépris pour l'ennemi et d'une promesse de victoire avant l'expédition contre Geoffroi le Bel dans les premiers mois de 1130, n'est-il pas plus que vraisemblable que la pièce XXXIII écrite pendant l'automne ou l'hiver (cf. *Lo vers comens quant vei del fau Ses foilla lo cim e l branquill*, v. 1-2) traduit les sentiments de dépit du poète aussitôt après l'échec foudroyant devant les murs de Mirebeau : « Les buses d'Anjou ont fait preuve d'une ardeur d'émerillon² » ?

¹ La mort de Guilhem VIII. Il s'agit donc du *terminus ad quem*.

² Il n'est pas hors de propos de rappeler que le conflit armé auquel les pièces VIII et XXXIII font allusion fut le seul qui mit aux prises Geoffroi le Bel et Guilhem VIII. La paix fut conclue en 1131, et en 1136 Guilhem devint l'allié de son ancien adversaire et l'aida à conquérir la Normandie.

Note additionnelle. Mon article était déjà terminé, quand j'ai appris que M. Aurelio Roncaglia, dont nous pouvons espérer l'édition définitive de Marcabru, avait publié la pièce n° XXXIII dans *Cultura neolatina*, XI (1951), p. 25 ss. Tout en m'excusant auprès des lecteurs et de M. Roncaglia, je pense que cette fâcheuse lacune dans mon information est sans conséquence, du moins pour le point de détail qui fait l'objet de mon article.

PAUL FALK

